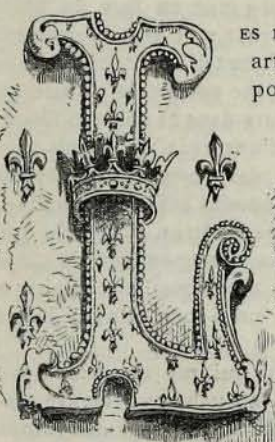


LE CHATEAU DE COUCY



Les ruines doivent avoir une âme pour parler à la nôtre, je n'en veux pas faire article de foi, mais j'ai besoin d'y croire pour admirer pleinement et aussi pour comprendre les impressions si diverses et si vives qui naissent en nous, à la vue de ces beaux restes, gardant les secrets d'un autre âge dans leurs murs croulants et leurs débris émiettés.

Mais, cette âme de la pierre a ses caprices; il y a des jours où le mystère de la dalle enfouie, des tours éventrées, des meurtrières béantes, des herses tombées n'est pas intelligible; des jours où la sombre silhouette encore debout refuse de se livrer et garde un farouche silence soit qu'elle ait honte d'elle-même, soit qu'elle vous juge incapable de comprendre la gloire de ses beaux jours et les douleurs de son abandon :

— Beau château, quel âge as-tu ? — Sept siècles; que t'importe ?

— Quel fut ton premier seigneur ? — Un sire de Coucy; tu ne le connais pas ?

— Quel fut le dernier ? — Un roi de France.

— Qui a causé ta ruine ? — Une femme.

— Son nom ? — Je ne le sais plus.

Il est clair, quand une ruine parle ainsi, qu'elle ne veut rien dire. Heureusement, d'autres heures sont propices aux confidences, le château croulant veut de l'admiration et de la pitié, il vous raconte ses gloires, ses amours, ses mystères; il vous découvre ses plaies les plus secrètes, ses douleurs les plus poignantes et laisse tomber dans votre cœur le souvenir enivrant des quelques joies que Dieu lui a comptées.

Lorsque j'ai visité Coucy, la grande ruine était dans un de ces jours où l'on dit tout, elle avait je ne sais quoi d'attirant et de recueilli, sous le ciel gris de perle d'une matinée d'automne, qui s'harmonisait avec les tons très doux du vieux donjon. Le bois qui s'étend à ses pieds, ses ombres rousses, le murmure confus de ses feuilles emportées par le vent, donnaient l'illusion de la vieille forêt dont chaque arbre avait sa légende; et, tout en gravissant le sentier qui aboutit à la place d'armes où la mousse a dérobé la trace du sabot des palefrois de Coucy, de Marle, de Vermandois, de Bretagne, d'Orléans, je regardais avec une sorte d'attendrissement craintif ces vestiges d'une puissance formidable réduite au néant du tombeau.

Je marchais comme en un rêve, à peine la voix obsédante du guide implacable parvenait-elle jusqu'à moi :

— Ici, le chemin de ronde; là, les écuries... Cet anneau a été retrouvé dans les décombres, cette pierre sculptée devait faire partie du vitrail de la grande salle...

J'entendais sans comprendre, je foulais cette poussière avec une émotion que n'éveillaient certes pas ces détails trop précis, et, touchant du doigt la muraille effritée, je lui disais tout bas :

— Raconte-moi ton histoire.

Et la muraille toute frémissante, laissant un peu de sa poudre sur mon gant, s'anima soudain. Le donjon immense et vide de son faite à ses fondements, dépouillé de son pont volant et de sa herse, privé de sa couronne de plomb, de son escalier en spirale, redevint tout à coup la défense formidable de Coucy; les fines nervures des voûtes écroulées s'élancèrent dans le vide à la rencontre les unes des autres; les grandes salles octogonales se reconstituèrent avec le luxe barbare des époques

primitives et les proportions gigantesques des guerriers de la chevalerie. De toutes parts les défenseurs de la citadelle accouraient, c'étaient des appels, des commandements, un cliquetis d'armes, le bruissement des oriflammes qui se froissaient ; sur les dalles luisantes résonnaient les éperons d'or, les lattes au fourreau massif. Les herses grinçaient, les ponts s'abaissaient avec un bruit sourd sur les piles du fossé ; et, dans les escaliers pris sur les épaisseurs des murailles, les ménestrels, accourant eux aussi, accordaient des lyres en chantant les hauts faits de leurs seigneurs, tandis que dans les plis des lourdes tentures, quelques pages espiègles et curieux, bavards et remuants, étouffaient leur rire d'enfants. Puis, tout à coup une rumeur monta plus vive, la foule des guerriers s'entr'ouvrit et un chevalier s'avança seul, la visière baissée, tandis que passait dans l'air ce cri d'orgueil :

Je ne suis roy, ne prince, ne comte aussy,
Je suis le sire de Coucy !

C'était un géant, ce chevalier et les cimiers de ses soldats n'atteignaient pas les plumes qui, de son casque, retombaient sur ses larges épaules. Il marchait lentement, les bras croisés sur sa cuirasse d'or, dans une attitude superbe, et parfois s'arrêtait comme pour revoir quelqu'une des scènes dont ces lieux furent témoins.

Nous étions au bas étage de ce donjon fameux, premier séjour des sires de Coucy, des torches seules éclairaient l'immense salle circulaire. Dans la muraille, des anneaux retenaient de place en place les étendards des nobles, vassaux ou alliés de Coucy ; au-dessus des anneaux, les armes des bannières seigneuriales étaient peintes ; chacun avait sa place, malheur à qui ne venait pas l'occuper aux veilles des combats.

Nonchalamment étendus sur les hauts bancs de pierre qui formaient le pourtour de la rotonde, les porte-fanions causaient, d'autres, réunis autour d'une torche, jouaient aux dés. Je vis aussi des soldats, des chefs, prenant des armes et des munitions dans des niches profondes comme des chambres de nos jours, les déposer dans un vaste panier au centre de la tour ; lorsque la corbeille était pleine, un coup de sifflet strident avertissait à l'autre étage, mis en communication par un immense œil ménagé dans la clé de voûte, et une poulie portait les armes dans la salle supérieure et ainsi jusqu'au faite s'il en était besoin.

Perdu dans l'ombre de la muraille, un puits béant attira mon attention ; une sorte de rumeur confuse semblait monter de ses flancs humides et tout à coup un bruit formidable vint ébranler le sol, tirant de leur demi-sommeil les porte-étendards qui se précipitèrent comme pour défendre les couleurs de leurs maîtres.

— Ce n'est rien, dit un archer au regard insolent, c'est le diable qui éternue au fond du puits.

« A tes souhaits ! », ajouta-t-il en se penchant sur le mur bas de l'orifice.

Un second éternuement vint glacer d'épouvante les soldats debouts et attentifs.

« — Que Dieu te bénisse ! », dit encore l'archer.

— Assez, assez, crièrent les autres de plus en plus effrayés, ne joue pas avec l'enfer.

Un troisième éternuement vint comme une provocation tenter l'audacieux soldat.

« — Que le diable t'emporte ! », cria-t-il en se penchant plus fort.

Aussitôt un tourbillon monta de l'abîme vers lui, une chaude vapeur l'enveloppa, je le vis chanceler et les bras en avant tomber dans le gouffre...

Mais mon guide silencieux s'était déjà éloigné, je le suivis et nous nous engageâmes dans l'escalier pris sur l'épaisseur du mur en face du puits infernal. Je le voyais devant moi gravir aisément ces marches de pierre d'une telle hauteur que sans la force surnaturelle qui me portait, je n'eusse pu les monter. Tout d'ailleurs dans ce château féodal est taillé à la mesure d'une race de géants : les bancs de pierre le long des corps de garde, les hourds de bois qui couronnent extérieurement les tours, les meurtrières, les fenêtres. Il semble que la haute taille ait été un des apanages de cette lignée de preux qui eut un orgueilleux plaisir à s'entourer de défenseurs aussi forts et aussi hauts qu'eux-mêmes.

Le sire de Coucy, celui qui me montrait avec une sorte de coquetterie farouche sa demeure ressuscitée, donnait la vie sur son passage aux ruines subitement restaurées ; le premier étage du donjon était maintenant aussi bruyant, aussi peuplé que je l'avais vu désert et silencieux tout à l'heure. Un millier de reîtres ramassés sur tous les champs de bataille d'Europe se pressaient autour de l'orifice par où leur arrivait les armes, les provisions de toutes sortes. Ils se poussaient, s'invectivaient dans tous les idiomes, secouaient les torches pour donner un peu plus de lumière, car les lucarnes haut placées n'envoyaient qu'un jour blafard sur cette étrange réunion. Ces torches jetaient des lueurs d'incendie sur l'assemblée, devenue foule, et où les clameurs montaient d'instant en instant plus tumultueuses. Je m'étais arrêtée à la porte, frémissante et incapable d'approcher cette soldatesque effrénée. Le sire de Coucy, au milieu de l'immense salle, avait fait ranger tous ces guerriers pour la distribution des armes, il allait donner sans doute des ordres aux chefs réunis autour de lui, mais le tumulte un instant apaisé se réveilla tout à coup, un groupe hostile grossit rapidement, un souffle de révolte passa comme la tempête sur tous ces fronts altiers, des mots de vengeance, de trahison et de meurtre coururent de bouche en bouche et les mercenaires, ces soldats au service de qui les payait, s'avancèrent menaçants vers le sire de Coucy et ses chevaliers.

Alors un bruit nouveau me fit relever la tête : à

trois mètres du sol, une galerie circulaire prise sur l'épaisseur de la muraille s'était garnie rapidement d'arbalétriers portant sur la poitrine les couleurs de Coucy; ils se penchèrent sur les balustres de bois ajourées et, bandant leurs arcs, décochèrent leurs traits sur les plus mutins. Un instant la confusion fut inexprimable, les cris, les blasphèmes, les menaces furieuses s'élevaient de toutes parts, les reîtres surpris, voulant fuir, s'écrasaient les uns les autres; quelques-uns se ruaient sur les armes, les blessés appelaient du secours, une odeur chaude de sang, de résine, montait à la gorge, il semblait que la forteresse dût crouler sous l'effort de cette colère. Mais non, là-haut, les arbalétriers, les archers, la milice menaçaient toujours la bande mercenaire et peu à peu celle-ci rentrait dans le devoir, les portes se rouvraient, on emportait les blessés, on traînait au cachot les plus rebelles et la foule guerrière, emportée par un nouveau tourbillon, criait : *Marle et Coucy*, en courant aux remparts où l'appelaient les trompettes des sentinelles.

J'avais fermé les yeux d'horreur; lorsque je les rouvris, j'étais seule; quelques torches brûlaient encore renversées sur le sol; à leur lueur tremblante, j'aperçus mon mystérieux compagnon qui, adossé à la porte, m'attendait, toujours impassible sous son armure.

A sa suite, je traversai de sombres couloirs; des portes, des herses, des grilles, un pont, nous coupaient la route à chaque instant, mais mon guide, de sa main d'ombre, écartait tous les obstacles. Nous avions quitté le donjon et je pénétrai dans une salle plus grande encore que celle des mercenaires, une sorte de galerie magnifique au milieu de laquelle s'élevait un trône. Les feux du soleil, passant à travers les vitraux éclatants d'une verrière qui tenait tout le fond de la pièce, faisaient resplendir les statues colossales des *neuf preux*, le long des murs recouverts de boiseries sombres. Un Christ en face du trône, de hauts bancs sculptés à l'entour, indiquaient bien une salle de justice.

Il y avait foule aussi dans cette enceinte, mais une foule triste et suppliante. Des hommes pleuraient, des femmes joignaient les mains et tous regardaient avec détresse le tribunal où l'ombre terrible d'Enguerrand de Coucy, premier chef de cette lignée redoutable, siégeait dans tout l'appareil de sa force et de son droit.

Au pied du trône, à genoux, prosternée et attirant vers elle un jeune homme, presque un enfant, qui avait mis un genou en terre mais tenait la tête haute et le regard hardi, une noble dame au doux visage, aux regards voilés, demandait grâce, avec des accents si douloureux qu'on devinait, à l'entendre, une longue infortune et un suprême effort pour vaincre le malheur de toute une vie.

— Monseigneur et noble époux, dit-elle, voici votre fils Thomas de Marle qui s'en va, sur ma

prière, guerroyer contre l'Infidèle en Terre-Sainte. Il veut conquérir la ville sacrée et donner bon renom à Coucy que vous avez rendu si noble. Fasse votre bonté qu'il emporte en partant votre bénédiction pour ne rien craindre emmy les combats et furieuses meslées où sa bannière se pourra trouver en dangier...

— Madame Ade, interrompit durement le farouche baron, ne me contraignez pas devant cette assistance à dire tout au long mes griefs contre vous et ce fils que je ne veux pas connaître.

— Monseigneur, par Jésus-Christ, je vous jure que j'ai gardé fidèle ma foi à mon seigneur et que cet enfant est digne du nom qu'il porte.

— Retirez-vous, madame, il n'y a pas de pardon à Coucy pour les traîtres.

— Oh! monseigneur, laissez-vous fléchir...

— Retirez-vous, Ade de Marle, ou je vous fais chasser par mes serviteurs.

A ces mots, Thomas se releva soudain; sur son visage pâle se lut un implacable ressentiment, il prit dans ses bras la dame de Coucy défaillante et, l'entraînant malgré elle, il dit d'une voix où vibraient la colère et la menace :

— Allons, madame ma mère, c'est trop s'humilier; cet homme nous hait; haine pour haine et que Dieu nous venge !

Et, devant eux, la foule apitoyée s'ouvrit. On baisait au passage le voile de la bonne dame; des sanglots mal contenus éclataient; et ceux qui considéraient le visage bouleversé du jeune homme ne pouvaient s'empêcher de frémir, tant il y avait de fureur dans ses yeux, dans sa bouche crispée, dans toute son attitude.

Le soir de ce jour, dans une chambre retirée du château, Ade expirait de douleur; et le lendemain Thomas de Marle prenait la croix pour ne plus rentrer sous le toit de ses pères, tant que vivrait celui qui l'en avait chassé.

Et pendant cette nuit fatale que le fils passa à pleurer sa mère, en maudissant l'implacable Enguerrand, tout au fond de la forêt, on entendit un forgeron frapper sur son enclume, et à chaque coup, il répétait : « Puisse la douleur retomber sur le cœur de messire Enguerrand comme mon marteau sur cette enclume, parce qu'il a été sans pitié pour la prière de l'innocent. Qu'une autre femme venge celle qu'il a outragée; qu'il meure à son tour, méprisé et maudit de tous. »

Oh ! qu'elle fut cruellement réalisée la parole du forgeron ! Le sire de Coucy, veuf, sans héritier de son nom, puisque Thomas de Marle avait disparu, sans qu'on pût savoir s'il avait trouvé la mort sur les champs de batailles lointains; n'ayant d'Ade qu'une fille, Agnès de Coucy, se décida à contracter une nouvelle union avec Sibylle de Château Portière.

C'était la punition que Dieu lui réservait.

Sibylle avait tous les vices, toutes les audaces, toutes les séductions, l'astucieuse souplesse de la

femme, l'énergie indomptable d'un homme; elle domina son époux par sa beauté, sa férocité et ses mensonges; elle alluma la guerre entre Coucy et ses nobles alliés, par les rivalités qu'elle suscita entre eux, par les rapines de ses soldats; les vassaux se révoltèrent, écrasés par les exactions, les dîmes exigées sous peine de mort; les riches abbayes, qui tenaient leurs biens des sires de Coucy, furent pillées, saccagées, et lancèrent l'anathème sur Coucy; Sibylle brava les sentences de l'Eglise, la honte, les malédictions; elle faisait couper le nez et les oreilles aux malheureux révoltés qui étaient pris par ses gens, et rempli de scandales et d'effroi toute la contrée.

Enguerrand, vieux, malade, poursuivi par les remords, se laissa dominer. Cependant, une force lui resta; celle de défendre sa fille contre les calculs rapaces de Sibylle. Cette femme odieuse voulait faire épouser la jeune fille au plus indigne de ses favoris, Roderic de Beauvoir, avec qui elle aurait partagé les biens immenses de Coucy et conservé l'autorité détestable qu'elle exerçait depuis tant d'années.

Enguerrand résista; il résista jusqu'au jour où la douleur, l'angoisse et la honte ayant épuisé ses forces, il s'étendit, pour y mourir, sur la couche où la malheureuse et tant regrettée Ade de Marle avait rendu le dernier soupir.

Et, à cette heure suprême, un nom, que le vieillard n'avait plus jamais prononcé depuis cette époque, revint à ses lèvres tremblantes: « Mon fils! où est mon fils, pour qu'il me pardonne! »

Mais Agnès, seule, la tête appuyée contre le lit du mourant, le suppliait de la défendre contre l'union projetée. Car Sibylle poursuivait son projet avec une ténacité qui devait avoir raison des forces défaillantes du sire de Coucy. Un homme de loi amené par elle avait préparé l'acte de mariage; il n'y manquait que le sceau du chef de la famille, et Sibylle allait l'arracher au doigt tremblant d'Enguerrand lorsque celui-ci s'écria encore une fois avec détresse: « Mon fils! »

Et, de derrière les draperies de l'estrade, une ombre gigantesque se détacha tout à coup, et l'on vit Thomas de Marle s'avancer en disant:

— Me voici, mon père, ne craignez rien et mourez en paix, je vous pardonne!

Sibylle et son complice étaient perdus. Le nouveau sire de Coucy les enferma dans des oubliettes dont seul le chef de la famille connaissait l'existence; et, par un raffinement de cruauté, il les nourrit lui-même pendant de longues années, pour prolonger un supplice que la mort aurait rendu trop court au gré de sa vengeance.

Thomas de Marle est une des silhouettes les plus farouches et les plus étranges de ces époques

de la féodalité où les seigneurs, devenus plus puissants que leur roi, vivaient de rapines, de batailles, de révoltes, et sans cesse par voies et par chemins, frappaient, enlevaient, brûlaient, trahissaient; inexorables aux vaincus, sauvages dans les représailles, poursuivant des haines de famille pendant plusieurs générations et inventant les supplices les plus atroces pour venger les offenses.

Et, pourtant, tout ne fut pas mauvais dans ce cœur ulcéré par les rigueurs injustes de son père. Il eut pour sa mère une tendresse soumise, pour sa sœur une affection dévouée; il aima d'un amour presque maternel son fils, le doux Enguerrand, et eut le courage de le faire élever loin de Coucy, pour ne pas exposer sa jeunesse à l'exemple des excès barbares dont ce château était le théâtre. Il était secourable aux malheureux, et ses vassaux l'aimèrent fidèlement jusqu'à la fin.

Mais il n'y eut pas un baron plus violent, plus haineux, plus cruel, avec des contradictions si étranges dans sa conduite qu'on ne peut porter de jugement certain à son sujet.

On le vit tour à tour hostile à l'établissement des communes dans sa comté d'Amiens, porter le fer et le feu parmi les défenseurs de cette noble cause, et au contraire, à Laon, s'associer aux bourgeois contre les nobles et le clergé. L'évêque Gualdéric massacré, son palais saccagé, la ville livrée au pillage et à l'incendie, on vit Thomas exciter l'émeute, donner l'exemple des cruautés les plus raffinées, soustraire au châtement les assassins de l'évêque en leur offrant l'asile du château de Marle, et, de chutes en chutes, d'excès en excès, ce terrible vassal et mauvais chrétien fut dégradé de l'ordre de la Chevalerie, dépouillé de sa comté d'Amiens, mis au ban du royaume, et enfin excommunié.

La sentence fut rapportée quelques années plus tard, mais Thomas ne put se relever aux yeux de ses pairs. Son caractère s'en aigrit davantage; les humiliations, la solitude, les remords rendaient sa vie intolérable; il les aggrava par de nouvelles fureurs. Une sorte de croisade s'organisa contre lui, non seulement à cause de tant de méfaits nouveaux, mais parce qu'aucune influence, pas même celle du roi, n'avait pu lui arracher le secret des oubliettes où, depuis dix ans, Sibylle et Roderic étaient enfermés.

Louis le Gros, irrité et entretenu dans sa juste colère par Aimery de Chaumont, qu'on croit être frère de Sibylle, et qu'affectionnait ce prince, résolut de mettre le siège devant Coucy.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La fin au prochain numéro.)

Institutrices

PARMI les jeunes filles qui lisent ce journal, il y en a qui sont, chaque jour, en contact avec cette classe très nombreuse, très variée, très intéressante, des institutrices, soit qu'elles en aient une prenant soin de leur éducation, soit qu'elles vivent près de l'institutrice de leurs jeunes sœurs.

Nous comptons aussi parmi nos lectrices les institutrices elles-mêmes, et, pour mon compte, j'ai reçu plus d'une lettre m'exprimant les difficultés, les aspirations, les ennuis de ce genre de vie spécial.

J'ai donc pensé qu'il pouvait être intéressant de réfléchir quelques instants ensemble aux devoirs mutuels des institutrices et de celles qui demeurent près d'elles.

Et d'abord, mesdemoiselles, quelles sont vos obligations envers celles qui ont reçu de vos parents une mission auprès de vous ou de vos sœurs ?

Si votre éducation n'est pas terminée, nul doute que vous ne deviez à votre institutrice l'obéissance, le respect, les égards. Elle tient la place de vos parents ; elle possède, choisie par eux, les qualités qui imposent l'estime ; elle vous rend l'incalculable service de vous instruire, en vous faisant part de ce qu'elle a acquis elle-même au prix de beaucoup de peines.

S'il ne s'agit plus de rapports immédiats avec vous, vous êtes tenues, du moins, à faire respecter par votre exemple une autorité que les enfants sont toujours trop disposés à discuter. Il faut vous souvenir que l'institutrice est chez vous. Elle est l'hôte de vos parents, votre hôte ; elle représente, près de vos petits frères ou de vos sœurs, l'autorité, la science ; elle est la mandataire de votre mère. Comment obtiendrait-elle le respect des enfants et les égards des domestiques, si vous la traitez avec hauteur, dédain, comme une inférieure ?

Certes, la sympathie ne s'impose pas. Vous ne pouvez vous considérer comme obligée d'être in-

time, familière avec une jeune fille qui, bien que digne de vos respects, n'attire pas votre confiance ou votre amitié. Mais la politesse, les attentions, sont obligatoires, et si votre cœur veut s'en mêler, si vous consentez à jeter un regard de compassion sur le sort de ces pauvres filles qui vivent chez les autres, loin de leur famille, de leurs affections, exposées aux caprices, aux dédains, aux exigences et aux injustices, alors que souvent elles ont eu d'autres perspectives d'avenir, vous n'aurez pas de peine à être bonnes, aimables, et à établir, par votre exemple et votre manière d'être, la position qui convient, dans une famille comme il faut, à une institutrice digne de confiance et de respect.

Et vous, qui êtes vouées à cette vie souvent difficile, toujours compliquée, à cette tâche évidemment ingrate, à cette situation mal définie, quels devoirs avez-vous vis-à-vis des familles qui vous reçoivent ?

Je n'ai pas ici à parler de vos devoirs professionnels, du zèle, de la conscience, de l'assiduité, de la patience, qui constituent le caractère idéal d'une institutrice. Mais dans vos rapports avec les personnes de la maison, que devez-vous être ?

Il faut être dignes. Mais, par dignité, je n'entends ni cette raideur affectée qui retient toute gaieté, repousse toute avance, et surtout qui implique la susceptibilité, le sens trop exagéré de ce qui vous est dû.

La dignité, pour vous, consiste à vous tenir à votre place, celle d'hôtes qui ont un devoir défini, et qui ne s'imposent pas en dehors de ce devoir. Recevez, accueillez les avances et les attentions d'une manière aimable et reconnaissante : n'allez pas au-devant, ne vous immiscez pas dans l'intimité de la famille. Soyez obligeantes, disposées à rendre service. Soyez discrètes surtout, et ne répétez jamais ce que vous avez pu surprendre ou même entendre. Soyez, avec les domestiques, polies, sans aucune familiarité. N'abusez pas de leurs services, rendez-vous-en à vous-mêmes le plus possible. La dignité, qui se compose de réserve et de discrétion, est le plus sûr moyen d'attirer à vous, non seulement le respect, mais même la sympathie de ceux qui vous entourent.

M. MARYAN.





La Marquise Sabine

SUITE

V



Un mois après sa conversation avec le notaire, la marquise, inquiète, nerveuse, allait et venait dans sa chambre, attendant le domestique qui devait répondre à son coup de sonnette impatient.

— M. Herbert est-il de retour ? demanda-t-elle dès qu'il parut sur le seuil.

— Oui, madame la marquise. Colette l'a vu entrer, il y a cinq minutes, par la petite porte du parc.

— Je veux lui parler immédiatement ; allez.

Restée seule, Mme de Barsannes s'assit près d'une fenêtre ouverte, les yeux fixés vaguement devant elle. La vue était splendide, cette journée de printemps merveilleusement belle ; mais elle n'accordait pas un regard aux collines dorées par le soleil, à la rivière si bleue courant parmi les prés verts, pas plus qu'elle n'entendait le bêlement des jeunes moutons, là-bas, dans les pâturages, et les chants d'oiseaux au milieu des futaies.

Un bruit de pas au fond du vestibule conduisant à sa chambre la tira de sa profonde rêverie. Elle leva la tête et murmura :

— Riche, banale, douce ; c'est absolument ce qu'il faut.

La porte s'ouvrit sur ces mots, qui paraissaient conclure toute une série de réflexions, et le marquis Herbert entra.

Il ressemblait trait pour trait à sa mère ; grand, élancé comme elle, il avait son front découvert, son teint mat, ses yeux bruns, ses lèvres dédaigneuses. Seules, la couleur de la chevelure, l'expression de la physionomie mettaient une note discordante sur ces deux visages. Les cheveux de

la marquise semblaient poudrés à frimas, tandis que ceux d'Herbert étaient d'un noir de jais ; et le quelque chose de dur exprimé par le regard de la mère se transformait, chez le fils, en un mélange de franchise et de fierté qui lui donnait un grand charme.

Mme de Barsannes le considéra un instant avec orgueil.

— D'où viens-tu donc ? demanda-t-elle en souriant.

— De la Noiseraie. Quel joli coin ! Quelle fraîcheur ! J'ajoute, quel endroit unique pour la pêche ! J'avais placé mes lignes sous les saules ; le poisson a mordu à souhait. Malheureusement, tout plaisir a son revers : je me suis embourbé au retour dans une prairie recouverte perfidement de l'herbe la plus fine et des plus charmantes fleurs du monde. Aussi, je me présente à vous fait comme un gueux ; pardonnez-moi ! Laurent m'a dit que vous désiriez me parler de suite.

— Oui, l'indécision me pèse. Voilà huit jours, Herbert, que je t'ai entretenu d'un projet d'union devant nous sortir d'une position pénible, te priant d'y réfléchir sérieusement et de me donner une réponse au plus tôt. Or, tu parais me fuir... Tes lignes sur l'épaule, ton chien sur tes talons, tu quittes le château dès l'aurore pour revenir à la nuit close. Cela ne peut durer ainsi.

Sans prononcer un mot, les sourcils froncés, le jeune homme alla s'accouder sur le rebord en fer forgé de la fenêtre.

— Parle, reprit la voix impérieuse de la mère, il faut en finir. As-tu vu M^{lle} Gueldry ?

Herbert vint alors se placer devant la marquise et, se croisant les bras :

— Je l'ai vue, répondit-il ; elle paraît gracieuse et bonne, mais elle n'a rien, rien, qui m'attire. C'est une enfant assez gauche, d'une timidité excessive, non une femme ; encore moins une marquise de Barsannes. Bref ! je ne l'aime pas.

— Qui te demande de l'aimer ! fit la marquise avec un haussement d'épaules. Mon mariage et celui de M^{me} d'Aizer ont été des mariages d'inclination et, tu en conviendras toi-même, ils ont été très malheureux.

— Encore faut-il qu'il y ait tout d'abord estime, sympathie. Je n'éprouve rien de cela.

M^{me} de Barsannes réprima un mouvement d'impatience.

— Miss Eidel, les Clozery, les de Theil et dix autres avaient estime et sympathie pour toi : que sont devenues cette estime, cette sympathie, devant notre absence totale de fortune ? Je ne te l'ai pas caché : tout d'abord, la proposition d'Allot m'a paru une impossibilité. Quand je me suis décidée à t'en faire part, c'est que, après maintes réflexions, j'ai reconnu la justesse des raisonnements de ce vieil ami. De nos jours, le mariage est simplement une affaire. C'est mieux ainsi, crois-moi ; on s'épargne bien des larmes, bien des déchirements.

— Bien des larmes ! bien des déchirements ! répéta Herbert. Hélas ! ma mère, mieux vaut, selon moi, connaître les larmes amères, les déchirements atroces, plutôt que de vivre en étranger près de celle à qui on a donné son nom.

Une flamme sombre passa dans les yeux de M^{me} de Barsannes.

— Je suis expérimentée en cette question, dit-elle d'un ton amer ; la théorie seule ne peut te rendre juge. De plus, je te ferai observer que tu changes promptement d'avis. Quand je t'ai parlé mariage, il y a quelques mois à peine, tu t'es montré indifférent, me laissant liberté absolue d'agir. Est-ce exact ?

Herbert garda un instant le silence.

— Oui, répondit-il enfin, c'est exact. J'avoue que j'ai parlé en étourdi et sous le coup d'une fâcheuse impression... Mais, au moment de donner mon consentement, ma fierté se révolte, ma loyauté aussi... Ma fierté, car je vends mon nom ; ma loyauté, car je leurre une enfant naïve, qui pensera se donner un ami, un soutien et n'aura auprès d'elle qu'un désabusé et un indifférent. Certes ! je connais les égards dus à une femme par un gentilhomme : les apparences seront en ma faveur ; en réalité, ma mère, l'alliance d'un de Barsannes avec une Gueldry me révoltera toujours.

— Qu'importe ! Songe qu'Herbert de Barsannes est ruiné, plus ruiné qu'il ne le croit peut-être... Je dois recourir à des subterfuges pour ne pas laisser la patience de certains fournisseurs, et quels fournisseurs ! Ceux d'absolue nécessité... Depuis plusieurs années, nos deux fidèles domestiques attendent leurs gages...

— Tomber si bas ! murmura le jeune homme.

— Ton mariage serait le relèvement de notre maison. De jour en jour, les propositions de ce fabricant de toile deviennent plus avantageuses ; il vendrait, je crois, son âme pour que nous prenions sa fille.

— Un orgueilleux !

— Evidemment. Quant à M^{lle} Gueldry, que tu plains d'avance, elle se soucie peu de ton cœur ; sois-en bien convaincu, ton titre lui suffit.

En achevant ces mots, la marquise attira son fils à elle ; et, posant sur son front des baisers passionnés :

— Voyons, Herbert, avec de la fortune et ma tendresse, que te manquera-t-il ?

Un soupir souleva la poitrine du jeune homme.

— Il me manquera l'accomplissement de mon rêve, répondit-il d'une voix contenue. Car, j'avais rêvé... oh ! oui, j'avais rêvé une femme belle, élégante, distinguée et tendre... Miss Eidel, enfin. Qu'il eût été bon d'être trois à nous aimer dans ce vieux château solitaire !

La marquise tressaillit... Son regard, devenu soudain très dur, s'arrêta sur Herbert avec une fixité étrange.

— En ce qui me concerne, je n'ai nul besoin d'une autre affection et, vraiment, je ne te croyais pas aussi sentimental.

— Excusez-moi ; les réalités de la vie ont donné de fameuses douches à mes aspirations... Bien que je discute le mariage Gueldry, au fond, je suis à peu près convaincu de sa nécessité.

Il se leva, fit quelques pas dans la chambre ; puis, revenant vers sa mère :

— Ne pensez-vous pas qu'il serait bon de soumettre ce projet à mon oncle ?

— Je suis certaine du résultat de ta confiance, dit M^{me} de Barsannes avec ironie. N'importe, écris ; des indiscretions pourraient être commises, et nous devons éviter de le froisser.

Une heure plus tard, Herbert, un buvard sur les genoux, était assis au jardin et terminait une longue lettre par les lignes suivantes :

« ...Maintenant que je vous ai mis au courant de notre position et de mes sentiments, avec une absolue franchise, que me conseillez-vous, cher oncle ?

« Ma mère est navrée, je le devine, de cette mésalliance ; mais, avec sa fermeté habituelle, elle l'accepte comme le seul relèvement possible de la maison de Barsannes.

« En ce qui me concerne personnellement, j'eusse préféré voir notre race s'éteindre, plutôt que d'inscrire le nom de « Gueldry » sur notre vieil arbre généalogique ; et, pourtant, je songe à faire une marquise de la pensionnaire la plus gauche qui se puisse rêver.

« Par ce mariage, outre une belle dot, la moitié de l'hypothèque du château est levée ; et M. Gueldry nous laissera entendre qu'à brève échéance, nous redeviendrons maîtres à Barsannes. Vous qui connaissez ma mère, vous savez quelle immense joie ce sera pour elle... Vraiment, elle en a eu si peu dans sa vie, que je crois presque de mon devoir de lui procurer celle-là... même aux dépens de mon bonheur. Au reste, je dois l'avouer, pour vous faire ma confession entière : si la jeune fille qu'on me présente, me paraît fort banale, sa fortune ne me laisse pas indifférent. Après deux ou trois ans passés ici, afin de rétablir l'équilibre de notre budget, nous connaissons de nouveau la vie large, facile, dont les plaisirs

absorbants me feront oublier une union trop mal assortie pour que je puisse y trouver une seule satisfaction intime.

« Certes, je remplirai mes obligations de galant homme... Mais, où il y a obligation, le cœur est absent... »

« Au revoir, je baise la main de ma tante et vous prie de croire l'un et l'autre à mes sentiments de respectueuse affection. »

« HERBERT. »

La réponse arriva par le retour du courrier :

« Mon cher enfant, écrivait M. de Savigné, ta lettre nous a profondément bouleversés, ta tante et moi, d'autant plus bouleversés que, tout en demandant conseil, ta décision paraît prise. Et quelle décision, Herbert ! »

« Tu m'affectionnes, je le sais ; moi, je te rends cette affection avec usure. Tu remplaces le fils que Dieu m'a refusé ; aussi, à chacun de tes appels, à chacune de tes confidences, m'as-tu trouvé sensible. Rappelle tes souvenirs... Si nos rapports n'ont pas été fréquents, journaliers, ma volonté, mon cœur, sont à l'abri de tout reproche. »

« Aujourd'hui, comme par le passé, tu viens à moi, confiant ; comme par le passé, je le prévois, mon influence sera paralysée. Toi, un homme, tu céderas en enfant aveugle. »

« N'importe ! Même si l'anneau des fiançailles brille à cette heure au doigt de M^{lle} Gueldry, ces lignes viennent te dire : « Arrête, romps sans retard ». »

« Est-ce mon droit de te parler ainsi ? Peut-être... En tout cas, c'est sûrement mon devoir. »

« Qu'est-ce que l'amour, mon cher enfant ? J'entends le véritable amour, l'amour selon Dieu, sur lequel doit être établie la base de la famille, que cette famille porte un nom illustre ou obscur ? « C'est un contrat passé entre deux âmes, qui se « promettent de s'aimer et de se soutenir tous les jours ». Ou encore : « L'union de deux êtres se « liant par une préférence réciproque qui les honore « l'un et l'autre, et flatte dans leur orgueil le côté « qui en est pur et vénérable ». Après ce contrat, après cette union, viennent les revers, les deuils, les mille orages de la vie, les époux chrétiens lutteront, pleureront, souffriront, mériteront ensemble. Si, au contraire, le bonheur leur sourit, ils jouiront doublement, puisque ce sera un bonheur partagé par l'autre lui-même ; et voyant plus loin, plus haut, loin de s'endormir dans la joie, ils profiteront de cette halte pour s'aguerrir contre les souffrances futures. »

« Une union comme celle dont je te parle nécessite une similitude de croyances, de goûts ; il faut aussi, des deux parts, un attrait raisonné. Est-ce ton cas et celui de M^{lle} Gueldry ? »

« Ta lettre, mon pauvre enfant, est absolument

l'opposé de ma thèse. Tout te sépare de cette jeune fille ; le nom (voilà notre seul point de contact ; on doit conserver l'intégrité de la race), le milieu, l'éducation ; la sympathie n'existe pas ; Dieu n'entre pas en tiers dans ton avenir. Bref ! c'est le mariage mondain ; je dirai même, le mariage mondain dégénéré : une bourse d'un côté, un titre de l'autre, et vous vous lierez : toi, songeant « que les plaisirs feront oublier une union « trop mal assortie pour qu'on y puisse trouver « une seule satisfaction intime ». »

« Herbert, ce que tu as écrit là est mal ; je le raye de ta lettre comme indigne de toi. »

« As-tu pensé, une minute seulement, à ce que serait l'avenir dans de semblables conditions ? Oui, tu y as songé en ce qui te concerne : « la vie « large, facile » s'ouvrant devant toi ; tu formes le projet de te jeter tête baissée en plein tourbillon. Au bout de peu de temps (cela, tu ne le prévois pas), la satiété arrivera, la fatigue aussi. Herbert de Barsannes, après avoir été l'homme à la mode, ne sera plus qu'un blasé, un avachi, un crétin... peut-être même un mourant... Si tu acceptes cette perspective très vraie, passons... »

« Mais, as-tu songé, mon ami, à ce que deviendrait ta femme au milieu de tes distractions multiples ? Je ne connais M^{lle} Gueldry que par ce que tu m'en écris : « Jeune fille banale, la pensionnaire la plus gauche qui puisse se rêver ». Être banale, gauche, n'empêche pas d'avoir un cœur. Si M^{lle} Gueldry en a un sensible, aimant, délicat (or, je l'ai observé, c'est chose fréquente parmi les ouvriers et la petite bourgeoisie), fais-tu d'avance bon marché des tortures qu'elle endurera à son foyer solitaire ? »

« Ici se présentent deux alternatives : ou cette jeune fille est pieuse, ou elle ne l'est pas. »

« Si elle est pieuse, elle portera dignement sa croix, pleurant devant Dieu seul ses espoirs détruits, montrant à Dieu seul les injures subies par sa fierté de femme et l'agonie journalière de son âme d'épouse... Ce sera une victime, une martyre. Acceptes-tu sans rougir le rôle de bourreau ? »

« Si elle n'est pas pieuse... (Ah ! mon pauvre enfant, lis et relis les lignes suivantes, je demande au Ciel que tu n'en connaisses jamais la navrante vérité...) Donc, si elle n'est pas pieuse, M^{lle} Gueldry, s'apercevant trop tard de ton indifférence absolue pour sa personne, cherchera au dehors une compensation à cette indifférence. L'aplomb succédera à la gaucherie, sois-en bien convaincu. La fille du fabricant de toile jouera vite son rôle de grande dame, avec la distinction en moins, l'arrogance et le sans-gêne en plus... Alors, elle courra les théâtres, les concerts, les bals... Et puis ?... Et puis, Herbert, si, un jour ou l'autre, ton nom est entaché de boue, ne jette pas la pierre à cette femme, dont le cœur avait besoin d'un aliment que tu lui as refusé dès la première heure. Sa chute sera ton œuvre. »

« Eh bien ! que faire, vas-tu demander, pour sortir d'une situation pénible à tous les points de vue ? »

« Que faire ? Mon ami, tu vas me trouver rabâcheur ; mais, je te répète : « Tu es jeune, intelligent, instruit, prends une position, travaille. » Ta mère, je le crains, sera, comme par le passé, d'un avis contraire, bien que, libre maintenant, elle puisse te suivre ici et là. N'importe ! je te dis ma pensée tout entière. »

« Chacun doit se tracer une voie, qu'on ait de la fortune ou non. Sans fortune, l'homme cherche à gagner le pain quotidien. Dans la petite aisance, il veut assurer, en même temps que l'avenir de ses enfants, le repos de ses vieux jours. Riche, sa position devient un apostolat. En résumé, tous, nous devons être utiles, que ce soit à notre famille ou à notre patrie. »

« Examine ta vie, mon pauvre Herbert ! N'es-tu pas fatigué de cette existence de désœuvré, alors surtout qu'un but s'offre à toi : dégager Barsannes des mains de ce Gueldry, qui me fait à cette heure, sur ta route, l'effet d'une pierre d'achoppement ? »

« Encourager ton inaction par un prêt me semble indigne de nous deux. Ton front rougirait comme sous une aumône ; moi, je croirais accomplir une œuvre mauvaise... Je t'aiderai, Herbert, de mon influence, de mon expérience, de mes relations ; et, dans quatre ou cinq ans, l'horizon s'étant un peu éclairci, nous trouverons, sois-en sûr, une femme selon ton rang, selon ton cœur. S'il y a beaucoup de poupées parmi les jeunes filles riches et titrées, il y a aussi des âmes tendres, délicates, des caractères... J'ai parlé de toi à deux de ces dernières ; sais-tu la réponse de l'une et de l'autre ? « J'épouserai un homme sans fortune ; un homme sans position, jamais ! »

« Je te laisse sur ces mots, mon enfant. Réfléchis, pèse toutes choses. A ton âge, on ne craint pas la lutte, surtout quand on a pour aide un vieux vétérân comme moi. J'espère donc que, ta solution étant favorable, nous pourrons, sans tarder, dresser nos plans d'avenir. »

« Ta tante unit ses souhaits aux miens en t'embrassant de tout cœur. »

« FABIEN DE SAVIGNÉ. »

M^{me} de Barsannes replia méthodiquement cette lettre, que son fils venait de lui faire lire, et la lui tendit avec un sourire amer.

— Je l'avais prévu, dit-elle.

Herbert, très pâle, regarda la marquise.

— Ma mère, ce que conseille mon oncle serait plus digne de nous.

Elle se révolta.

— Plus digne de nous ! Ni toi ni lui ne me donneriez des leçons de dignité, je pense ! Sans avoir la pitié dont parle ton oncle, j'ai porté en silence

des croix sous lesquelles d'autres femmes auraient défailli... Le fard cachait, au bal, la pâleur de mes joues ; le blanc de céruse, la rougeur de mes paupières ; mes lèvres menteuses parlaient de bonheur, alors que jours et nuits s'écoulaient dans les larmes. Plus digne de nous ! Qu'a-t-il fait, je te prie, pour nous aider au milieu de notre détresse ? T'offrir une position ! Te dire de travailler ! Chercher à t'éloigner de moi ! alors que, sur le bord d'un gouffre épouvantable, entourée d'usuriers, la tête en feu, le cœur broyé, je t'avais pour seule consolation !... Plus digne de nous ! Et maintenant qu'un relèvement s'offre immédiat, lui, parle d'avenir !... L'avenir ! allons donc !... Combien de temps faudra-t-il encore vivre d'expédients, dissimuler notre misère sous un front serein et des sourires forcés ? Quatre ou cinq ans ! dit Fabien : ceci est la parole d'un homme, sera-t-elle ratifiée par le destin ? Écoute, Herbert, pars si tu veux ; lutte aux côtés de ton oncle, épouse la perle qu'il te choisira ; sois heureux...

Jusque-là, elle avait parlé d'un accent irrité, farouche... A cette vision d'éloignement, surtout à cette vision d'amour, sa voix faiblit soudain et s'éteignit dans un sanglot.

— Mère, murmura le jeune homme en pressant sur ses lèvres la main de la marquise, est-ce que je pourrais être heureux sans vous !...

VI

Dans l'allée dominant le petit lac de la villa Gueldry, les grappes de lilas commencent à se flétrir, mais le chèvrefeuille boutonne, et le banc qu'a choisi Sabine est ombragé par un splendide rosier grimpant, dont les pétales couvrent le sol au moindre souffle de cette journée de juin.

Béris est couché non loin de sa maîtresse, le museau entre les pattes, en pleine somnolence. De temps à autre, la jeune fille interrompt le bas grossier qu'elle tricote pour lui lancer une rose, un bout de branche, un rien qui réussit infailliblement à obtenir un soulèvement béat des paupières, un remuement de queue ; puis, c'est tout, Béris se rendort.

— Paresseux ! dit Sabine, c'était bien la peine de me suivre si tu voulais ronfler toute la soirée ; chasse plutôt les escargots qui me font des peurs terribles.

Vlan ! Béris reçoit sur le front une boule de neige.

Est-ce parce que l'attaque a été plus vigoureuse ? Le chien ouvre les yeux, tend l'oreille, et, soudain, se dressant sur ses pattes, part au galop sans respecter les plates-bandes.

Sabine se met à rire de tout son cœur.

— Ce n'est certainement pas après les escargots que Béris court de la sorte. Père ou André doit être au jardin. Voyons !

Mais à peine a-t-elle fait quelques pas dans l'allée, qu'elle se trouve en présence de M. Gueldry et de son frère.

— Tous deux ici, à cette heure ! s'écrie Sabine ébahie.

— Oui, tous deux... C'est grave, tu le vois, fillette. Allons nous asseoir dans ton coin préféré, la conversation sera peut-être longue...

M. Gueldry n'avait encore rien dit à Sabine ; maintes fois, il était venu causer avec elle au milieu du jour pour se délasser des tracasseries de la fabrique ; et, pourtant, à l'angoisse lui étreignant le cœur, la jeune fille comprit que, ce jour-là, une tempête, plus terrible que celle des éléments déchaînés, allait s'élever dans son existence tranquille. Elle s'assit en face de son père et d'André ; puis, voyant les deux hommes rester silencieux :

— Eh bien ? demanda-t-elle.

Un bon sourire passa sur le visage de M. Gueldry.

— Eh bien ! mademoiselle, je suis chargé d'une commission très importante. A vingt ans, une fillette comme vous comprend vite ce dont il s'agit.

— Inutile d'aller plus loin ! s'écria Sabine. Je ne veux pas entendre parler mariage.

— Même si l'occasion était unique ? dit André.

— Oh ! c'est toujours unique à ce moment-là... Dot unique, position unique, cœur unique, caractère unique ; et, pour finir, cent fois sur cent, c'est le même être pompadour, obséquieux, assommant de banalité.

M. Gueldry restait abasourdi de cette véhémence ; André, lui, ne sourcilla pas.

— Est-ce ici que tu as trouvé tous ces types ? fit-il d'un ton moqueur.

Sabine le regarda bien en face et, croisant délibérément les bras :

— Tu sais, André, je n'ai pas envie de plaisanter ; oui, notre petite ville m'a fourni, en effet, maints sujets d'étude, et les « on dit » m'ont instruite plus encore... Bref ! je le déclare, si je me marie (et je souhaite que ce soit dans un avenir éloigné), je veux épouser « quelqu'un », un quelqu'un intelligent, croyant, distingué, tendre sous une apparence virile, un autre toi, André.

Il attira à lui la tête de sa sœur et baisa son front à pleines lèvres.

— Flatteuse ! murmura-t-il.

Puis, se tournant vers M. Gueldry :

— Père, dites-lui donc que le quelqu'un en question réunit, à part la fortune, tout ce que la femme la plus exigeante peut rêver.

— Inutile ! Inutile ! s'écria de nouveau Sabine. J'ai oublié une chose importante dans mon énumération, et je suis certaine que cette chose-là fait défaut au « quelqu'un » : je ne veux pas m'éloigner de vous.

Les deux hommes se regardèrent avec un sourire, et répondirent d'une commune voix :

— Tu resteras près de nous, Sabine.

— Près de vous ! répéta-t-elle, il s'agit alors d'un nouvel arrivant au pays. Eh bien, je ne veux pas d'un inconnu.

— Un inconnu ! le marquis de Barsannes !

Les yeux de la jeune fille s'ouvrirent démesurément et son visage devint aussi blanc que les petites roses qui s'inclinaient au-dessus de son front.

— Cette fois, tu es à court d'objections, ma sœur, remarqua André.

Elle essaya de parler, aucun son ne sortit de ses lèvres agitées par un tremblement convulsif.

— Écoute, enfant, dit alors M. Gueldry d'une voix grave : jusqu'à ce jour, bien que de nombreux partis se soient présentés pour toi, je t'ai laissée dans ton heureuse insouciance, chacun de ces partis nécessitant une séparation. Or, tu sais pour qui j'ai vécu, travaillé, depuis la mort de ta mère ?

Elle inclina la tête.

— Nul enfant n'a été plus aimé que moi, murmura-t-elle, mais, vous le savez, nul père n'est aimé plus que vous.

— Oui, je le sais. Aussi, la demande de la marquise de Barsannes me comble-t-elle de joie. Qu'est-ce qu'une distance de douze kilomètres ? Nous pourrions nous voir chaque jour.

Et comme elle restait silencieuse, André prit la parole :

— Tu le comprends maintenant, n'est-ce pas, l'occasion est unique. Notre petite ville t'offre, pour toute perspective, celle de coiffer sainte Catherine : les trois médecins, le juge de paix, le greffier sont mariés ; sur les deux notaires, l'un est veuf, il est vrai, mais il a soixante ans ; quant à notre vieil Allot, c'est un fidèle ami du célibat. Alors ?

— Plusieurs des personnes dont tu parles sont très âgées, reprit la jeune fille.

— Mes félicitations ! Tu spéculas sur leur mort pour trouver un parti. Songe, toutefois, que leurs remplaçants pourront fort bien arriver avec femme et enfants. Vraiment, tu es étonnante ! une autre que toi bondirait de joie et d'orgueil à l'idée de devenir marquise de Barsannes...

Sabine attachait son clair regard sur le visage de M. Gueldry.

— Ce titre m'effraie, père... La famille de Barsannes est donc à bout de ressources pour choisir une provinciale comme moi et, de plus, la petite fille d'un simple colporteur ?

La question était embarrassante, André vint au secours du fabricant.

— Des spéculations malheureuses ont, en effet, ruiné les de Barsannes. La marquise, après avoir, au temps de son luxe, refusé de brillantes alliances pour son fils, très jeune encore, connu alors à son tour des fins de non-recevoir, d'autant plus blessantes que l'intérêt était seul en jeu... Allot, mis au courant de la situation, déclara que si de nos

jours les jeunes filles étaient fin de siècle, sa filleule faisait exception à la règle. La marquise prit auprès de lui maints renseignements, te rencontra plusieurs fois ici ou là, le marquis Herbert de même... Bref ! la provinciale n'a pas déplu ; tu sais le reste.

— Plairait-elle autant si elle avait seulement... voyons... quarante ou cinquante mille francs ? Père, je suis riche, grâce à votre travail. Ah ! de plein cœur, je donnerais cet argent à un homme sans fortune, mais encore faudrait-il que cet homme sût en faire un digne usage et répondit à tout l'amour que j'aurais pour lui. Or, M. de Barsannes n'a pas de position ; de plus, il ne peut m'aimer. J'ai toujours vécu en dehors de son monde, je suis une inconnue ; c'est donc un pur mariage d'argent que ferait le marquis Herbert. Ceci me révolte dans tout ce que j'ai de tendresse et de fierté. Etre marquise ne m'éblouit pas du tout, je préfère rester Sabine Gueldry.

— Merci pour mon père, pour maître Allot et pour moi, dit André d'un ton quelque peu amer ; tu te donnes un brevet de raison et nous traites en gens vaniteux, considérant un titre et point ton bonheur... Que sais-tu cependant de la vie, toi qui n'es jamais sortie de cette petite ville ? Tu t'es monté l'imagination par quelques livres dont les héroïnes et les héros sont également beaux, désintéressés, aimants. Le romancier s'arrête en pleine efflorescence de joie, et, là-dessus, tu t'es forgé un idéal, tu t'es bâti un palais enchanté... Le réel n'est pas ainsi, ma sœur ; il y a des nuages dans toute existence, et un fait certain, c'est que ces nuages sont moins nombreux quand la raison s'unit à la sympathie, ce qui serait le cas de ton union avec le marquis Herbert. Je ne puis croire, tu le comprends, que M. de Barsannes t'inspire de l'aversion.

— Ni aversion, ni attrait, je ne le connais pas.

— Comment ! tu ne le connais pas ?

— Je le connais au physique... Mais, qu'y a-t-il sous ces traits beaux et fiers ? Voilà ce que j'ignore.

— Il y a beaucoup de cœur, dit André d'un ton convaincu. J'ai oublié de te raconter, qu'ayant encore une certaine fortune, il était fiancé à une Anglaise ou à une Américaine, je ne sais ; la ruine survint ; immédiatement, l'étrangère rompit tout projet d'alliance. Le marquis, atteint à la fois dans sa fierté et son amour, tomba gravement malade et resta longtemps inconsolable.

— Pauvre garçon ! murmura Sabine.

— C'est Allot qui nous a raconté cela !... Il fait un grand cas de Mme de Barsannes et de son fils, avec cette différence, toutefois, qu'il estime la marquise, qu'il estime et affectionne le marquis Herbert. Saisis-tu la nuance ?

— Très bien.

Pensivement, elle ajouta :

— Parrain les connaît de longue date : il croit, en conscience, me rendre heureuse par ce mariage

qui réunit, c'est certain, bien des choses désirées ; n'importe ! tout « moi » dit non. Et il y a des pressentiments qui ne trompent pas.

— On méprise les pressentiments absurdes, fit André avec impatience.

M. Gueldry se leva en passant la main sur son front d'un air découragé.

— Inutile de continuer cette conversation. Sabine regrettera un jour de n'avoir cru ni son père, ni son frère, ses deux guides cependant, ses deux amis les plus vrais. Devant une séparation qui nous brisera tous, elle dira : « Si j'avais su ! » Mais, il sera trop tard...

Sa voix était tellement navrée, que la jeune fille, maîtresse d'elle-même jusque-là, éclata en sanglots.

— Oh ! père, père, s'écria-t-elle, l'entourant de ses bras dans un fol élan de douleur, je vous aime, je ne suis pas ingrate. Vous quitter me serait impossible.

— Il le faudra.

— Pourquoi ? Je ne me marierai pas, je vieillirai près de vous.

— Ensuite ?... Je ne suis pas éternel, Sabine.

— Ensuite ? Mon cœur sera brisé, brisé à jamais.

— Folie !

— Folie ? Vous êtes-vous consolé de la mort de ma mère ?

M. Gueldry prit dans ses rudes mains de travailleur la tête de la jeune fille, et, regardant avec une émotion profonde ce visage si semblable à celui de l'absente :

— Je ne me suis jamais consolé, Sabine, dit-il d'une voix grave, mais je vous avais tous les deux, vous étiez mon but, une joie dans ma vie. André se créera un intérieur. Alors, quel sera ton but ? Quelle sera ta joie ?

— Il me fera bien une place à son foyer... J'élèverai mes neveux, je m'occuperai des pauvres.

— Puisque tes idées sont très arrêtées, agis à ta guise, mon enfant.

Il s'éloignait doucement, en prononçant ces mots, mais elle se cramponna à lui, plus impressionnée par cette bonté persistante que par la physionomie sombre de son frère.

— Père, ne m'en veuillez pas, balbutia-t-elle, j'ai peut-être l'imagination trop vive, la décision trop prompte... Cette demande me surprend, me bouleverse... Pour vous, pour vous seul, je vais réfléchir. Donnez-moi quelques jours.

— Prends quelques jours, Sabine, et puisses-tu me dire ensuite : « Père, je consens... » Ah ! si tu savais comme je serais heureux !

Il la baisa au front, puis reprit avec un bon sourire :

— Allons, notre grave entretien est terminé et la cloche du diner nous appelle. Rentrez avec nous, madame la marquise, je vous offre mon bras.

Elle secoua la tête en murmurant faiblement :

— Non, je reste... Père, André, laissez-moi, je vous en prie, je n'ai pas faim... et j'ai besoin d'être seule...

Sans insister, les deux hommes s'éloignèrent... Les ombres du soir commençaient à envelopper la campagne ; le ciel, d'un bleu d'azur, se parsemait d'étoiles ; les rosiers, balancés par une brise légère, laissaient pleuvoir sur le gazon d'innombrables pétales ; les bosquets frissonnaient sous les battements d'ailes des oiseaux regagnant leur nid ; et, tout là-haut, dans un vieux chêne, s'élevait un chant mélodieux, celui du rossignol saluant l'arrivée de la nuit.

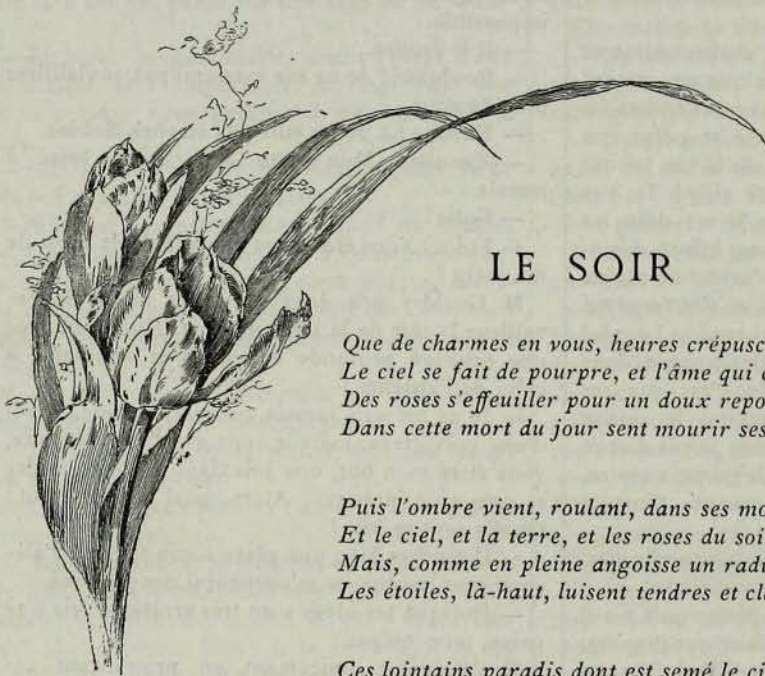
Sabine jeta un regard autour d'elle. M. Gueldry

et André venaient de disparaître derrière une épaisse charmille ; le vieux François quittait la pelouse, sa faux sur l'épaule, et prenait le chemin du pavillon... Elle pouvait maintenant pleurer, pleurer à plein cœur...

Et longtemps, bien longtemps, des larmes coulèrent sur ses joues, pressées, amères, sans autre témoin que Dieu qui envoyait la souffrance à ce jeune cœur ignorant de la lutte, et Bérís, le chien fidèle, dont les gémissements plaintifs prouvaient la tendresse inquiète.

M. AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)



LE SOIR

*Que de charmes en vous, heures crépusculaires !
Le ciel se fait de pourpre, et l'âme qui croit voir
Des roses s'effeuiller pour un doux reposoir,
Dans cette mort du jour sent mourir ses colères.*

*Puis l'ombre vient, roulant, dans ses mornes suaires,
Et le ciel, et la terre, et les roses du soir, —
Mais, comme en pleine angoisse un radieux espoir,
Les étoiles, là-haut, luisent tendres et claires.*

*Ces lointains paradis dont est semé le ciel
Parlent à l'âme en deuil de son sort immortel ;
Elle se purifie à leur divine flamme.*

*Et toi, poète, enfin délivré du labeur,
C'est alors que tu sens palpiter dans ton cœur
L'espoir divin qui vit dans l'étoile et dans l'âme.*

PAUL BOURGET.





EN JOUANT

SUITE

III



PAR les fenêtres large ouvertes, l'odeur forte des acacias en fleurs entre par bouffées, se mêle à la senteur plus douce des violettes, dont les vases du salon sont remplis. Ce n'est pas un salon d'apparat, drapé de peluche fragile, encombré de bibelots; c'est une grande pièce un peu nue, un peu froide, avec des murs tapissés de guirlandes aux teintes effacées et des meubles Louis XVI assez beaux, mais que la soigneuse économie de M^{lle} Laure a recouverts de housses grises. M^{lle} Laure, toujours, travaille dans ce salon; elle ne craint pas d'y apporter les ouvrages les moins élégants. Aujourd'hui, par cette exquise après-midi de mai, dans cette brise saturée de parfums qui secoue autour d'elle les plis empesés des grands rideaux de mousseline, M^{lle} Laure, prosaïquement, reprise serviettes et torchons de la dernière lessive. En face d'elle, Michelle s'absorbe, en apparence, dans un ouvrage de couture à peine moins grossier. En réalité, son esprit est bien loin de la Fougère; il court au-devant de Bertrand, invité à déjeuner chez Yves Derroy et qui, bientôt, va revenir, apportant de chères nouvelles.

Sur un piano carré, aux sons aigres, la vieille M^{me} de Housay joue doucement des airs de sa jeunesse.

— Grand'mère, demande Michelle, chantez-nous quelque chose.

Alors, sans se faire prier, d'une voix de cristal très frêle, d'une voix restée enfantine, comme son esprit, grand'mère chante :

Las ! il ne m'a point fait l'aveu
De cet amour en qui j'espère,
Et c'est peut-être une chimère
D'y croire un peu ?

Las ! quand d'un mot il m'a pris l'âme,
Que donne son cœur en retour ?
A-t-il compris quel grand amour
Pour lui m'enflamme ?

Las ! le verrai-je à mes genoux,
Tremblant et fier de sa conquête ?
Pourrai-je avouer ma défaite
En mots très doux ?

Michelle, toute rose, se penche davantage sur sa couture... C'est pour elle que grand'mère a choisi cette vieille romance; M^{lle} Laure va-t-elle comprendre?... deviner?... Michelle entend le bruit régulier des ciseaux et, pour dire quelque chose, elle demande :

— Vous coupez cette serviette, tante Laure ?

— Oui, elle est si déchirée ! Mieux vaut en tailler une petite dans le meilleur morceau. Tiens, fais l'ourlet, Michelle.

Oh ! non, tante Laure ne cherche pas à établir un rapprochement entre la romance et Michelle... La jeune fille, rassurée, repart dans ses rêves. Mais, maintenant, c'est M^{lle} Laure qui, sournoisement, la regarde; les yeux tristes de la vieille fille s'éclairent d'une vague espérance. Elle-même, — mon Dieu, oui ! — elle-même rêve. Elle se demande si c'est bien « pour Bertrand » qu'était la visite de Yves... Elle sait que la famille du jeune homme est honorable; que, sans être fort riches, les Derroy vivent à l'aise dans une des belles propriétés du pays et que Yves est fils unique. Le jeune homme ne pourrait-il se charmer assez de Michelle pour l'épouser, sans s'inquiéter de sa dot ?

Et, d'ailleurs, trouve-t-on si souvent sur sa route une jolie fille, bien élevée, aimant la campagne sans s'y alourdir l'esprit, pouvant passer des soins du ménage à ses devoirs mondains, sans que les uns nuisent aux autres ? Serait-ce, après tout, un si mauvais marché que ferait Yves ?

Et, tout comme Michelle, tout comme grand'mère, tante Laure bâtit en Espagne de beaux châteaux. Mais, hélas ! elle a éprouvé la fragilité décevante des rêves et combien il est dangereux de croire trop fermement aux promesses de la vie. Sagement, M^{lle} de Housay garde ses pensées. Elle a promis à sa belle-sœur d'être la mère de Michelle, et c'est maintenant surtout, elle le sent, que sa tâche va devenir délicate et difficile peut-être à remplir... Elle a surpris les tête-à-tête de

sa mère et de sa nièce ; elle a compris que vieux cœur et jeune cœur battent ensemble la campagne ; elle voudrait réagir, dire à l'enfant : « Prends garde ! » mais ne serait-ce pas donner plus de gravité à ce qui peut n'être encore qu'un enfantillage ? Ah ! si Michelle pouvait se distraire... voir d'autres jeunes gens que cet Yves ! Ce qui rend si dangereux le jeune homme, c'est qu'il est seul.

Michelle, pour peupler ses rêves, n'a que lui ; c'est de lui seulement qu'elle peut causer avec sa grand'mère ; de lui que ce soir Bertrand parlera. Lui seul est venu à la Fougeraie ; lui seul a apporté sa gaieté jeune dans la vieille maison, a laissé, flottant dans l'air, ces souvenirs, infiniment plus palpables et troublants que ne le croient ceux qui jamais n'ont eu à en recueillir de semblables. Des souvenirs comme ceux-là, M^{lle} de Housay, jadis, en a vécu, puis en a pleuré... et elle s'effraye de voir quelle place ils tiennent déjà dans la vie de Michelle. Va-t-elle aussi en pleurer, la pauvre petite, en pleurer, comme elle-même, longtemps, amèrement ?...

« Las ! » chante la voix fine de grand'mère.
« Las ! il ne m'a point fait l'aveu !... »

Le bruit d'une voiture arrête brusquement la romance. Michelle devient toute pâle, comme si, au lieu de Bertrand, c'était Yves lui-même qui arrivât.

Mais Bertrand l'a vu, et c'est beaucoup.

Grand'mère va au-devant de son petit-fils. Michelle n'ose la suivre ; elle attend, impatiente. Seule, M^{lle} de Housay continue paisiblement à tirer l'aiguille. Enfin, Bertrand paraît. Il est très animé. On l'a, chez les Derroy, accueilli à bras ouverts, et il revient sous le charme de cet intérieur, bien moderne, dont la mère d'Yves, encore jeune, fait délicieusement les honneurs. Michelle boit ses paroles. M^{me} de Housay questionne :

— Voyons, Bertrand, donne-nous des détails. Comment est M^{me} Derroy ?

— Délicieuse, grand'mère, je vous le dis ! Elle paraît la sœur de son fils. Et si élégante ! D'une jolie élégance de femme habituée au luxe.

— Je ne croyais pas, dit tante Laure, qu'il y eût une très grosse fortune.

— Je ne crois pas non plus, mais il y en a suffisamment. M^{me} Derroy fait beaucoup avec peu, j'en suis sûr. D'ailleurs, elle est Parisienne ; or, les Parisiennes...

— Comment est le salon, mon enfant ?

— Le salon ? grand'mère, je n'en sais rien ! A peine l'ai-je aperçu. Nous nous sommes tenus dans la serre, une serre admirable, avec des plantes magnifiques...

— Une serre ! c'est exquis, une serre ! Laure, ne crois-tu pas que nous pourrions en installer une ici... devant la terrasse ?

— Ma pauvre mère ! soupire M^{lle} Laure, vous n'y pensez pas ?

— Pourquoi donc ?

— Ça coûterait trop d'argent, grand'mère, dit Michelle.

— Je vous promets, grand'mère, quand je serai avocat célèbre — et riche, naturellement — de vous en faire construire une... à moins que, d'ici là... d'ici là...

Bertrand regarde en souriant Michelle, et la grand'mère, qui surprend ce regard, bat des mains comme une enfant.

— Oui, oui, dit-elle, d'ici là bien des choses peuvent arriver, bien des choses !

Et, toute sautillante, elle va reprendre sa place au piano et la vieille romance :

« Le verrai-je à mes genoux ? »

— Ma tante, dit Bertrand à mi-voix, je voudrais vous parler.

M^{lle} Laure, toujours calme, pose son ouvrage et suit Bertrand dans le jardin. Il l'entraîne loin de la maison, vers une tonnelle de roses. Il a l'air grave, et M^{lle} de Housay se sent défaillir, comme si quelque chose d'irrévocable allait résulter de cet entretien. Quand ils sont assis tous deux, en face l'un de l'autre, sur le vieux banc en fer-à-cheval, elle dit seulement : « Parle ».

— Ma tante, vous m'accorderez que je ne suis pas romanesque. Je sais la valeur des choses, l'in-vraisemblance que prend, de nos jours, un mariage d'inclination. Hé bien ! peut-être notre Michelle aura-t-elle cette chance inespérée ; peut-être verra-t-elle finir en conte de fées la vie morose qu'elle mène ici !... Oh ! je sais que vous êtes parfaite pour elle, bonne et dévouée autant qu'une vraie mère le saurait être ; mais Michelle est à l'âge où les calmes affections de la famille ne peuvent suffire, et à l'âge aussi où l'on fait son avenir. Cet avenir, qui sait si vous ne le lui avez pas ouvert, en lui permettant d'aller à ce bal ?

— Yves Derroy ?

— Peut-être.

— Peut-être ?

— Oui, seulement peut-être ! Rien dans ses paroles ne m'a fait pressentir qu'il éprouve pour Michelle autre chose qu'une admiration très vive.

— Alors ?

— Hé ! ma tante, si M. Derroy était d'ores et déjà amoureux au point de songer à épouser Michelle, notre rôle serait simple et tout tracé. Mais c'est précisément parce qu'il me paraît... *sur la pente*, si vous voulez, mais encore à temps de s'arrêter, que j'ai voulu vous prévenir, vous demander si vous trouvez sage de mettre Michelle à l'abri d'une désillusion, en tenant Yves à distance, ou plus sage encore de la laisser « avoir sa chance », comme disent les Anglais. Je vous demande cela, parce que M^{me} Derroy m'a chargé de vous annoncer sa visite, et que nos relations futures vont s'établir.

Le jeune homme se tut. M^{lle} de Housay, pensivement, regardait par la baie fleurie la vieille

demeure où Michelle vivait heureuse encore, et qu'il allait falloir ouvrir à un inconnu redoutable qui serait le bonheur peut-être, peut-être aussi le malheur...

— Tu as bien fait de me prévenir, mon enfant. Ce qui t'inquiète aujourd'hui me tourmente, moi, depuis la visite de M. Derroy. Michelle croit cacher les sentiments que déjà elle a pour lui, mais la pauvre enfant se trahit sans cesse... Elle s'éprend chaque jour un peu plus, parce que son imagination, aidée de celle de sa grand'mère, rend Yves présent pour elle à toute heure. C'était fatal. Elle a revêtu de son rêve le premier homme qui l'a troublée; c'est ce rêve surtout qu'elle aime. N'importe, elle souffrira beaucoup si le bonheur entrevu s'éloigne d'elle. Nous agirions sagement, tu le dis toi-même, en écartant d'elle le danger; mais, comme toi aussi, je pense que nous n'avons pas le droit de mettre notre craintive tendresse entre Michelle et la vie, quelque douleur que celle-ci lui réserve.

— Laisser venir, alors?

— Laisser venir, oui, et prier Dieu qu'il la garde et qu'il nous éclaire, afin que nous puissions la défendre et la protéger.

IV

— Cette enfant est un bijou... tout simplement un bijou!

M^{me} Derroy accentue cet éloge d'un joli mouvement de son face-à-main et d'un sourire vraiment attendri.

— N'est-ce pas, chère madame, qu'elle est gentille, notre Michelle?

Grand'mère exulte. Que Michelle fasse la conquête de M^{me} Derroy, n'est-ce pas énorme? Et elle partage l'enthousiasme de Bertrand pour la jeune mère de ce grand fils, dont la banale amabilité et le parlotage mondain la séduisent. M^{lle} Laure est moins conquise. Cette visite qu'elle redoutait et espérait en même temps la laisse indécise, n'apporte aucun changement, si ce n'est que la camaraderie s'accroît entre les jeunes gens, que Michelle a les yeux illuminés de rêve heureux. Ah! les pauvres grands yeux ouverts, si confiants sur la vie! puissent-ils ne jamais se ternir à la brûlure des larmes!

Au croquet — le jeu est une contenance — Yves et Michelle se taquinaient, pendant qu'assises à quelques pas, sous un berceau de laurier-rose, M^{me} Derroy cause avec grand'mère et que tante Laure observe. Bertrand, sous prétexte que le croquet l'ennuie, va et vient des joueurs aux trois femmes.

— Oui, reprend M^{me} Derroy, adorable! Je vous envie, chère madame, la joie d'avoir une grande fille comme celle-là! Certainement, mon cher

Yves est un fils parfait... plein de tendresse et d'attentions... Mais, enfin, c'est un fils! Ah! avoir une fille comme M^{lle} Michelle... quelle joie ce serait pour moi!

Peu s'en faut que la grand'mère ne saute au cou de sa nouvelle amie, en lui disant :

— Prenez-la, je vous la donne! ou plutôt, nous partagerons : ma fille deviendra vôtre et votre fils sera mien.

Bertrand, qui a entendu M^{me} Derroy, glisse un regard satisfait vers M^{lle} Laure; mais celle-ci, plus pensive encore, se demande si cette séduisante femme pèse bien la portée de ses paroles. Elle songe aussi que, préparés à trouver un sens désiré à chaque mot prononcé par les Derroy, ils doivent se garder de cette terrible imagination contre l'envahissement de laquelle M^{lle} Laure sent bien qu'elle-même aura à lutter.

— Je suis sûre que vous passez des journées délicieuses à vous trois, pendant que M. Bertrand est à la chasse... Jamais vous ne devez vous ennuyer.

— C'est vrai, dit M^{lle} Laure, nous trouvons toujours quelque chose à faire.

— Oui, oui, interrompit M^{me} de Housay, nous avons mille façons de passer le temps : la lecture, la musique.

— Ah! M^{lle} Michelle est musicienne?

— Très bonne musicienne : nous chantons ensemble.

— Comment! se récrie M^{me} Derroy, vous aussi, chère madame? Oh! de grâce, faites-moi le très grand plaisir de chanter!...

C'est une curiosité pour elle que cette vieille femme à cheveux blancs qui parle de chanter comme d'une chose très simple. Elle insiste, et la grand'mère, toute rose d'émotion, comme une jeune fille, se fait prier un peu, coquettement, ravie au fond. Enfin, elle cède, et M^{me} Derroy appelle son fils.

— Yves, M^{me} de Housay veut bien chanter pour nous.

Et tandis que M^{lle} Laure disparaît pour surveiller les apprêts du goûter, dans le grand salon dont les housses sont enlevées, Yves et Michelle s'assoient l'un près de l'autre; la grand'mère s'installe au piano et, en face d'elle, accoudée près de Bertrand, M^{me} Derroy regarde au travers de son face-à-main cette étonnante petite vieille qui, des charmes d'antan, a gardé une voix de cristal et la candide douceur de ses yeux très bleus.

Elle chante, la grand'mère, les caressantes mélodies d'autrefois, et désormais, quand elle les redira, les vieilles romances, toujours, en les écoutant, Michelle ressaisira la précise vision d'Yves assis près d'elle, et lui parlant, très bas, de choses indifférentes sans doute, mais qui, dites ainsi, deviennent très douces et troublantes comme un aveu.

Michelle, à son tour, dut chanter aussi. Et

M^{lle} Laure, revenue pour l'entendre, comprenant d'où venait la chaleur nouvelle qui faisait vibrer la voix de la jeune fille, jugea quel terrain Yves avait gagné, et elle eut au cœur une grande tristesse, une très grande pitié.

Le soleil couchant, de ses derniers rayons, mit dans le froid salon une clarté d'apothéose; les reflets roses ranimèrent les fleurs pâlies des murailles, redonnèrent aux vieux portraits une vie mystérieuse; cela ne dura qu'un instant. Tout s'éteignit : les yeux peints et les lèvres peintes reprirent leur morne sourire, les roses des murailles se fanèrent de nouveau. Un crépuscule grisâtre baigna toutes choses.

Au piano, M^{me} de Housay cherchait encore des phrases de mélodies. Michelle, immobile, écoutait le lointain roulement de la voiture qui emmenait Yves, tandis que, soigneuse à l'excès, M^{lle} Laure remettait les housses; et il semblait à Michelle que sur son cœur aussi retombait un voile gris dont les plis l'écrasaient. Pour chasser cette impression douloureuse, elle monta vite chez elle, et, prenant le cahier parfumé d'iris, enrubanné de faveurs tendres, au jour mourant, écrivit :

« Aujourd'hui, seulement aujourd'hui, je vois combien grand'mère avait raison en me conseillant d'écrire mes impressions. Si je gardais en moi toutes celles qui, ce soir, me troublent, me rendent heureuse et triste en même temps, mon bonheur serait moins complet, ma tristesse plus grande. Mais ce que j'éprouve est imprécis et contradictoire; j'aurai peine, je le sens, à me définir moi-même. Il me semble impossible qu'en si peu de temps, sans événements, sans que rien soit changé dans ma vie, cette vie soit cependant si différente, que rien de ce qui la remplissait ne me semble maintenant digne d'une pensée; que je sois absente de moi-même, et loin de ceux qui m'entourent, au point d'avoir des remords de les abandonner ainsi. Eux, pourtant, ne doivent pas s'en rendre compte. Je parle, je crois, comme de coutume; je fais exactement chaque jour ce que je suis accoutumée de faire, sans en rien omettre. Seulement, de même qu'il est impossible de regarder les mousses et les pierres sur lesquelles coule un ruisseau sans voir les petites vagues et les remous d'eau qui passent entre elles et vous, ainsi quelque objet que je regarde, quelque chose dont s'occupe mon esprit, devant l'objet et la chose est Yves, Yves toujours. Et ce rêve, précis comme une réalité, me met l'âme en fête. Je crois habiter un pays de fées, un pays bleu où *lui* seul vient me rejoindre, et j'ai des minutes d'extase qui me font prendre en profonde pitié ceux qui rampent à terre et s'imaginent vivre, les pauvres gens !

« Si c'était ainsi toujours, ce serait trop beau, la vie ! Mais souvent, sans que rien motive ce chan-

gement de pensée, ce qui faisait ma joie me semble une chimère, une grande et belle chimère créée par moi, animée par moi et qui, sur les ailes que je lui ai données, ayant pris mon cœur, s'enfuit à jamais insaisissable... Alors, je pleure éperdument. Ce soir, ce n'est pas sur ma chimère qu'est parti mon cœur, qu'est partie ma joie ! Yves, réellement, a emporté l'un et l'autre au trot rapide de ses beaux chevaux.

« Quand le reverrai-je ? Tante Laure n'est guère visiteuse; elle ne mettra aucune hâte à aller chez les Derroy... et demain, après-demain, les jours suivants s'écouleront ternes et moroses, pareils à hier et différents, hélas ! d'aujourd'hui. »

La nuit venait. Michelle ferma son cahier, le serra soigneusement et, s'approchant de la fenêtre, continua ses rêveries. Les massifs, les arbres, les pelouses, tout semblait gris maintenant, uniforme et triste. Un vent chaud, levé tout à coup, amoncelait dans le ciel de grands lambeaux de nuages, gris aussi. Quelques étoiles brillaient un moment et disparaissaient vite dans les nuées de l'orage qui se préparait. Dans l'herbe, les grands chiens se roulaient, contents de l'humide fraîcheur qu'ils y trouvaient; seule, Nora, debout, ses longues soies fouettées par le vent, poussait de courts jappements apeurés, auquel répondait un chien de ferme, très loin.

L'énervement que donne l'orage gagna Michelle. Dans cette nuit sans rayons, elle se sentait comme perdue, l'âme en deuil. Un éclair blafard déchira l'horizon, illuminant une seconde le berceau de laurier-rose et, sur la pelouse, les cerceaux du croquet et les maillets oubliés là. Michelle, nerveusement, se mit à pleurer. A ce moment, la fenêtre de la salle à manger, placée sous la sienne, s'éclaira, découpant sur l'allée un grand carré de lumière; elle entendit le bruit familier de Rose, remuant les assiettes, préparant le couvert. La silhouette de M^{lle} Laure se dessina un moment sur le sable, en ombre nette, et Michelle, brusquement, s'attendrit à la pensée des êtres qui l'aimaient tant, qui ne vivaient que pour elle et envers lesquels elle se sentait devenir ingrate chaque jour un peu plus. Elle se demanda si, pour Yves aussi, tout ce qui n'était pas elle diminuait de valeur. Confusément, elle sentait qu'il lui donnait moins qu'elle-même ne lui sacrifiait; mais elle ne voulait pas se l'avouer et, pour fuir ses propres pensées, elle descendit rejoindre M^{lle} Laure, dont la voix, maintenant, venait jusqu'à elle.

V

« Château de la Houn, le 6 juin.

« Chère mademoiselle,

« Je m'en veux vraiment de mon étourderie ! Je

« devais vous parler, l'autre jour, d'un grand projet... Mais, voilà, le temps passé près de vous, à la Fougeraie, a été si délicieusement rempli, que je n'ai plus pensé qu'à jouir pleinement de cette si agréable après-midi. Voici, chère mademoiselle, ce dont il s'agit.

« J'ai l'intention de donner, dans quelques semaines, une petite fête. On jouera la comédie. Mon fils m'avait déjà parlé de votre adorable nièce comme devant admirablement tenir les Reichemberg. Vous savez que, pour le théâtre d'amateurs, quand le physique y est, c'est l'important. Je devais donc vous demander de laisser votre gentille Michelle nous faire le très grand plaisir de jouer ; mais, comme je vous le disais, j'ai perdu chez vous le peu d'esprit que j'ai, il me faut donc vous écrire ce que j'aurais mieux plaidé de vive voix. Ce n'est pas tout : j'espère que vous m'aidez à obtenir de M. Bertrand qu'il accepte un rôle. Mon fils n'a voulu parler de rien lui-même. Mon cher Yves est un timide ! Nous aurons aussi une de mes nièces, qui arrivera ici sachant son rôle ; elle a une très grande « habitude des planches » et quelques répétitions la mettront au point. L'important est que M. Bertrand et M^{lle} Michelle consentent. Faites-nous donc le très, très grand plaisir de venir déjeuner à la Houn jeudi prochain, ou tel jour qui vous plaira le mieux. Nous choisirons la comédie et aurons un bon moment à passer ensemble. J'écris à M^{me} de Housay pour la prier d'apporter de la musique, beaucoup de musique !

« Veuillez, chère mademoiselle, croire à la très vive sympathie de celle qui se dit bien vôtre.

« SUZANNE DERROY.

« P.-S. — J'embrasse tendrement, si elle le veut bien, votre jolie Michelle. »

M^{lle} Laure, quand Bertrand eut fini la lecture de cette lettre, qu'elle lui avait tendue sans rien dire, demanda, la voix angoissée :

— Que faire ?

— Mais, chère tante, il me semble que les Derroy découvrent leurs positions plus vite que nous n'aurions pu l'espérer.

— Tu crois, vraiment, qu'ils y pensent ?

— Ne le croyez-vous pas comme moi ?

— Je n'en sais rien...

— Il me paraît impossible que M^{me} Derroy cherche ainsi à rapprocher Yves et Michelle, poussée à cela par son fils, si d'avance elle n'était décidée à accepter les conséquences auxquelles elle s'expose.

— Ce serait raisonner juste s'il était avéré que ces conséquences, elle les prévoit ; mais, en admettant qu'elle y ait songé, elle connaît son fils mieux que nous le connaissons ; peut-être le sait-elle à l'abri d'un entraînement de ce genre.

— Mais M^{me} Derroy penserait, en tout cas, que

Michelle peut n'être pas si raisonnable et se faire, en la voyant aussi aimable pour nous, des illusions.

— Que veux-tu que les illusions de Michelle fassent à M^{me} Derroy ?

— Oh ! vous la jugez mal !

— J'ai peur que non. Mais je persiste à croire qu'elle ne calcule rien.

— Enfin, que répondrez-vous ?

— Je te le demande. Tu es le chef de la famille, mon enfant !

— Oh ! tante Laure, je vous en conjure, ne me laissez pas prendre, à moi seul, la terrible responsabilité de tout cela... tout cela qui paraît si futile et qui est si grave... si grave !

— Mon pauvre ami, faisons de notre mieux et laissons Dieu faire le reste ! Peut-être est-ce l'offenser que de douter d'un bonheur possible.

— Cette comédie, avec les répétitions, sera un constant prétexte à réunions.

— Je le sais. Mais toi, mon enfant, n'as-tu pas fixé ton départ à l'autre semaine ?

— Je le retarderai. Il me semble que je ne dois pas vous laisser seules maintenant... Je partirai après cette comédie, où je pousserai le dévouement jusqu'à remplir un rôle, afin de surveiller de plus près le thermomètre.

— Tu ris ?

— Ma tante, puisque nous en prenons notre parti, autant le prendre gaiement. Qui sait si, durant les répétitions, mon ami Yves ne se déclarera pas ? Donnons-lui un crédit de quelques semaines ; après quoi, s'il est prouvé que ce monsieur n'a d'autres idées que de se distraire, nous enrayerons.

— Sera-t-il temps ?

— Michelle aura de la peine ; mais, à son âge, on guérit de ces peines-là... un clou chasse l'autre...

— Oui, soupira M^{lle} Laure, encore faudra-t-il trouver l'autre clou !

— Vous n'avez rien dit encore de cette lettre à Michelle ?

— Non. Je pense que ce sera pour elle, en dehors de la question de sentiment, un très grand plaisir de jouer la comédie.

— J'en suis sûr. Et voilà quelques bonnes semaines de gaieté qui lui feront du bien.

— Ou du mal.

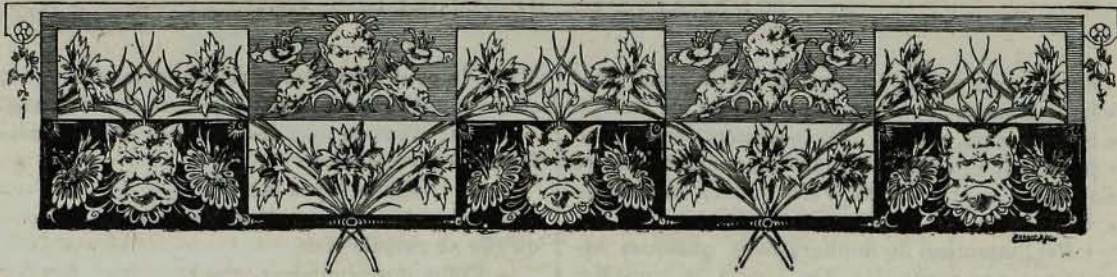
— Toujours votre pessimisme, tante Laure ! Laissez-moi lui dire la chose, voulez-vous ?

— Je ne demande pas mieux ! Moi, je le sens, je ne pourrais m'empêcher de prendre l'air fatal en lui donnant cette lettre ; porte-la-lui.

MARIE T.

(La suite au prochain numéro.)





Causerie de Quinzaine



EN cette saison, il est d'usage de dire et d'écrire qu'il n'y a plus personne à Paris, ce qui nous semble fort impertinent pour les provinciaux qui y viennent, et pour les Parisiens qui y demeurent. Nous n'ignorons pas, il est vrai, que le nombre de ceux-ci est de plus en plus restreint; le temps est loin où le voyage de vacances était le privilège des grands de ce monde; maintenant, sur la devanture close de boutiques nombreuses, nous lisons: « Fermé pour cause de départ jusqu'au 1^{er} septembre », et de temps en temps, dans les gares, on a le bonheur d'apercevoir des wagons pleins d'enfants dont les visages pâles et anémiés vont demander les couleurs de la santé aux *sanatorium* qui s'élèvent pour eux sur des plages hospitalières.

Paris est-il vraiment si affreux en été, chères lectrices, et ne peut-on plus y vivre? La mode n'est-elle pas pour beaucoup dans l'exode général? Et si elles étaient franches, nombre de voyageuses ne tiendraient-elles pas le langage d'une élégante Parisienne rencontrée par nous, à la fin de juillet, sur l'asphalte parisien:

— Vous vous étonnez que je sois encore ici, je n'ai pas le courage de partir, je suis si parfaitement chez moi que l'idée d'aller m'installer beaucoup moins bien ailleurs m'épouvante; j'avais besoin de repos, nulle part je n'eusse pu le trouver aussi complet qu'ici où je ne connais plus personne et puis vivre absolument à ma guise. Je visite les musées que j'avais délaissés, faute de temps à leur consacrer; chaque soir, je vais au Bois, il y fait délicieusement frais, Paris est toujours un lieu exquis et, comme je ne suis pas snob pour deux sous, je crois que je ne le quitterai pas du tout.

Deux jours après, nous nous rencontrions dans une gare, prenant des billets à destination lointaine. Paris est exquis dans la solitude, mais on

cherche à qui le dire, et il y a des courants auxquels il est difficile de résister; puis on reçoit des invitations qui entraînent; voyez, notre président lui-même se rend, dans quelques jours, à celle de son « grand ami », le Tzar de toutes les Russies; les journaux vont être remplis par le récit de ces fêtes lointaines, dans lesquelles nous aimerons surtout à voir le gage de l'amitié de deux grands peuples.

A propos de voyages plus modestes, chères lectrices, m'étant constituée près de vous l'historiographe des rayons X, je ne peux passer sous silence leur nouvelle application à la découverte des fraudes en douane.

Connaissez-vous la légendaire histoire arrivée, en 1844, à M. Grélerin, directeur général des douanes françaises? Frappé du développement que prenait la contrebande, M. Grélerin achète une montre à Genève et prévient l'horloger qu'il va prendre toutes les mesures possibles pour la faire arrêter à la frontière; l'horloger ne semble nullement préoccupé et assure à M. le directeur des douanes que la montre sera à Paris en même temps que lui.

M. Grélerin, piqué au jeu, signale lui-même le bijou au zèle des douaniers, il les stimule par l'appât d'une récompense, etc. A peine arrivé à Paris, il aperçoit la montre genevoise sur sa cheminée. Il appelle son domestique:

— Comment cette montre est-elle ici? Qui l'a apportée?

— Je viens de la sortir de la sacoche de M. le directeur où l'horloger m'avait recommandé de la glisser afin qu'elle arrivât en bon état!

Les choses ne pourront plus se passer ainsi désormais; grâce aux rayons X, les sacoches n'auront plus de mystères et la montre de M. le directeur des douanes ne saurait se dissimuler.

La contrebande est dans les instincts de l'humanité; c'est surtout aux colis postaux que s'appliquent les nouvelles expériences et bien peu contiennent ce qu'ils annoncent; sur l'un, on lit: lingerie usagée, et les rayons X révèlent des cigares et des cigarettes mêlés aux vieux mouchoirs; sur l'autre, est inscrit: Flacons d'Eau dentifrice, et ce

sont des fioles de Cognac que trahit la nouvelle inspection ; n i ni, c'est fini, notre petite contrebande à l'eau de roses, il nous faut renoncer aux cigares des pères, des frères et des maris ; nous ne pourrions plus dissimuler dans les plis des robes les bibelots glanés un peu partout, nous aurons beau mettre au fin fond de la malle l'objet suspect, il apparaîtra au grand jour comme les crimes au jugement dernier et nous serons à l'amende, traînées devant la justice de notre pays, que sais-je encore ; vrai, nous regrettons le temps où on défaisait les malles... on ne les défaisait pas toutes !

Le moment des voyages est aussi celui de la correspondance, ne vous semble-t-il pas que la grande écriture Louis XIV est moins en vogue. Allons-nous retomber dans les indéchiffrables pattes de mouche ? Prenez garde ; à ce sujet, on nous contait, dernièrement, la mésaventure arrivée à un écrivain dont la calligraphie laisse fort à désirer. Une académie de province avait mis au concours ce sujet : « Du traitement des aliénés par la douceur ».

Notre auteur se sent inspiré, il fait de nombreuses recherches, s'entoure de documents et termine par une longue citation ; lorsqu'on lui retourne l'épreuve, la citation n'étant pas indiquée, il griffonne : « Il convient de guillemeter tous les alinéas ». Les lettres étaient très indistinctes, les e, les o, les a avaient un air de famille. Quelques jours après, on lisait dans le mémoire imprimé : « Il convient de guillotiner tous les aliénés ». Ce traitement par la douceur ne conquiert pas les suffrages des juges du concours, comme vous pouvez le supposer.

Autre anecdote pour induire à la réforme des mauvaises écritures : On demande à une dame des renseignements sur une jeune fille ; il s'agissait d'un mariage ; elle répond : « Elle est idéale ». Mais comme ses o et ses a se ressemblent, qu'elle ne boucle pas ses e, etc., on a lu : « idiote », et les projets en sont restés là.

Je vous entends dire en chœur : « Mais M^{me} Edmée se doute bien peu de ce qu'est notre vie estivale pour nous prêcher l'écriture posée. Quand on n'a pas un moment à soi entre le bain, la promenade, le tennis, sans parler de la pêche, de la bicyclette, du casino et de cent autres choses, nous engager à mouler nos lettres !! » Vous vous trom-

pez, chères lectrices, j'y suis en plein, dans la vie affairée de la mer, et je vous assure que je trouve les maîtresses de maison fort à plaindre avec ces heures variables des repas suivant la marée et la mauvaise humeur des cuisinières qui, de bonne heure, déclarent que tout sera cru et tard que tout est brûlé. Cependant, malgré tout ce que je sais de cette vie de vacances, je continue la guerre aux mauvaises écritures ; d'ailleurs, gagne-t-on beaucoup de temps en écrivant mal, et nos correspondants n'en perdent-ils pas davantage pour parvenir à nous lire ? Puis, vous ne me ferez pas croire que les milliers d'abonnées du Journal soient toutes au bord de la mer, il y en a certainement beaucoup dans des campagnes où la vie leur dure un peu et où les loisirs ne leur manquent pas. Elles m'intéressent, ces fillettes, plus que celles qui s'amuse, et j'ai bien envie de ne m'adresser qu'à elles, en ce moment, non plus seulement pour leur conseiller de soigner leur écriture, mais de bien employer leur temps et de profiter des heures de calme que leur donne la vie des champs. Plus libres qu'à la ville, elles peuvent s'occuper davantage des autres, s'intéresser à l'existence difficile de ceux qui les entourent, faire le bien à coup sûr, même avec de petites ressources, en s'aidant de leur cœur et de leur travail, et aussi, laissez-moi vous le dire, de leur journal qui leur offre tant de moyens d'occuper leur temps d'une manière variée.

Oh ! ces soirées d'automne, comme elles passent vite quand on sait que la layette, la camisole, le jupon en train sont impatiemment attendus, que le petit ouvrage terminé grossira le budget des pauvres aux ventes prochaines ; puis, on tire l'aiguille sous l'œil attendri du grand-père qui dit avec émotion : « Cette petite convertirait un païen ! »

Cette mission de faire passer Dieu devant les yeux de ceux qui l'ont oublié, nulle part, chères amies, vous ne pourrez la mieux remplir que dans la vie intime de la campagne. Là, vos actions parlent bien mieux que ne le feraient de longs discours, c'est la meilleure et peut-être la seule manière de convertir et nous en avons toutes autour de nous, de ces chrétiens qui s'ignorent et que nous devons révéler à eux-mêmes.

EDMÉE.



Pensées et Maximes

Quelles sont nos meilleures amitiés ? Celles auxquelles nous pensons dans nos afflictions.

(T. DUFOUR.)



DEVINETTES

Logogriphe

Je vous réchauffe les pieds ou chante gaîment devant le feu, puis vous trouvez en moi quatre jeux différents, plaisirs des enfants.

(Pâquerette de la Lys.)

Homonymes-fantaisie

D'après la figure ci-contre, avec les lettres données, former des homonymes : femmes et fleurs :

AAAA C EEEEEEEEEEE G HHH IIII J LL MM NNNNN OO Q
RRRRR SS TTTT UUU VV Y

(De Vannes à Chambéry.)

Mots en carré

En Asie. — Prénom féminin. — Ou mourir. — Fruit oléagineux. — Dieu marin.

(Mère et Moi.)

Mots en coupe

Verticalement : Un écrivain latin.

Horizontalement : Ou excitation. — Instrument de musique. — Ancien végétal. — Pour la haie. — Immensité liquide. — Consonne. — Voyelle. — A atteindre. — Un peu de sel. — Au bout d'un violon. — Au milieu du visage. — Pour assaisonner. — Un oiseau. — Ce qui chiffonne.

(Miss Sphinge.)

Épigramme

De quel poète cet épigramme :

Lorsque Maillart, juge d'Enfer, menoit
A Montfaucon Samblançay, l'âme rendre,
A votre avis, lequel des deux tenoit
Meilleur maintien ? Pour vous le faire entendre,
Maillart semblait homme que mort va prendre
Et Samblançay fut si ferme vieillard,
Que l'on cuidoit pour vrai qu'il menât pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillart.

EXPLICATION DES DEVINETTES DE JUILLET

Acrostiche double en croix de Saint-André :

A G R I P P A
A B S O R B E
A S S E R V I
C A R A C A S
A C H I L L E
L A N N I O N
M A U L E O N

Mots en échelle :

E F
L I C O U
E N
C A N D I
T R O C
R O C O U
I L
C I N N A
I
T A R I R
E E

Métagramme : Bison, oison, lison, vison, tison.

Mots en ailes de moulin :

R E I N E
E E L F E
N E I F S
I F S N E
E L F E E
R E I N E C L A U D E
L M A U D
M A E A U
E A U M A
M A U D L
L A U D E

Devises : Colbert.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.